



Une Lanterne

1° lecture

du livre du prophète Jérémie (Jr 38, 4-6.8-10)

Pendant le siège de Jérusalem,

les princes qui tenaient Jérémie en prison dirent au roi Sédécias : « Que cet homme soit mis à mort : en parlant comme il le fait, il démoralise tout ce qui reste de combattant dans la ville, et toute la population. Ce n'est pas le bonheur du peuple qu'il cherche, mais son malheur. » Le roi Sédécias répondit : « Il est entre vos mains, et le roi ne peut rien contre vous ! » Alors ils se saisirent de Jérémie et le jetèrent dans la citerne de Melkias, fils du roi, dans la cour de garde. On le descendit avec des cordes. Dans cette citerne il n'y avait pas d'eau, mais de la boue, et Jérémie enfonça dans la boue. Ébed-Mélek sortit de la maison du roi et vint lui dire : « Monseigneur le roi, ce que ces gens-là ont fait au prophète Jérémie, c'est mal ! Ils l'ont jeté dans la citerne, il va y mourir de faim ! » Alors le roi donna cet ordre à Ébed-Mélek l'Éthiopien : « Prends trente hommes avec toi, et fais remonter de la citerne le prophète Jérémie avant qu'il ne meure. »

En 605 et 604 av. J-C., Nabuchodonosor, qui vient de s'emparer de l'empire assyrien, soumet la Syrie, prend la Galilée et la Samarie. En 601, il traverse le royaume de Juda pour aller attaquer l'Égypte. Mais il est repoussé. Le roi de Juda, voyant là un signe du déclin profite de cet événement pour refuser de payer tribut à Babylone à laquelle il s'était soumis pour sauver son trône ! Bien mal lui en a pris : Nabuchodonosor commence par punir les villages de Juda puis en 597, met le siège devant Jérusalem : en trois mois la ville est enlevée. Le jeune roi Joiakim est déporté à Babylone avec les gens de sa cour, et il est remplacé par son oncle Sédécias.

Mais celui-ci, sur les conseils de l'Égypte, se révolte contre les babyloniens en 588. Ces derniers mettent à nouveau le siège devant Jérusalem. L'Égypte vient au secours de Sédécias. Nabuchodonosor lève le siège pour aller repousser l'armée égyptienne puis revient pour attaquer Jérusalem. La ville est rapidement prise, incendiée, le Temple est détruit. Des partisans de l'Égypte fuient dans ce pays emmenant de force avec eux Jérémie. Sédécias, les yeux crevés, est déporté à Babylone avec le reste de l'élite de la population. Le gouverneur juif laissé sur place, ayant été assassiné, Babylone réagit, en 582, par une 3° déportation ... du peuple cette fois !

Toute cette période trouble a été vécue par Jérémie qui, de l'année de sa « vocation » en 627, à son exil forcé en Égypte en 587 (soit 40 ans) ne cesse de participer à l'action politique. Dès 627, il a compris que les luttes entre les petits états ne serviraient qu'à faire surgir en Mésopotamie une grande puissance. Il a jugé, avec raison, que l'Égypte serait trop faible pour y résister. Pendant 40 ans, jusqu'au désastre final, il a combattu l'alliance avec l'Égypte et conseillé de bons rapports avec Babylone.

Il est intervenu dans le domaine religieux, se sentant investi d'un message à délivrer fût-ce au prix du martyre. Sensible, timide, il mène une vie angoissée, crucifié entre le désir de témoigner de la tendresse de Dieu et le devoir de critiquer et de blâmer le peuple pour ses comportements. Le sommet de son message est l'annonce d'une Alliance nouvelle inscrite dans les cœurs. Sa doctrine a influencé Ezékiel, le II° Isaïe, des psaumes et le Nouveau Testament. Il a pu inspirer les traits du Serviteur triomphant dans la souffrance. .../...

Malheureusement, le premier rassembleur des écrits de Jérémie, son secrétaire Barouch (cf. 43,3), puis les réviseurs des écrits du prophète au IV^e s. av. J-C., ont non seulement présenté les paroles de Jérémie sans se soucier de l'ordre chronologique mais encore les ont bourrées de surcharges et d'additions. Il en résulte que l'on ne sait pas toujours qui parle et encore moins en quelle situation et circonstance ces oracles ont eu lieu ! Cela rend difficile la compréhension de certains passages, écrit Pierre de Beaumont dans sa présentation du livre de Jérémie.

Notre passage nous ramène au cours du siège de Jérusalem de 588-587 av. J-C. Jérémie annonce la ruine de la ville et de son Temple : il est jeté en prison, puis au fond d'une citerne pour le faire mourir de faim. Déjà, il avait provoqué la haine contre lui, en envoyant une lettre à ceux qui avaient été déportés dix ans plus tôt, leur disant de s'installer en Babylonie, d'y construire des maisons, d'y marier les jeunes disant : *vous y êtes pour longtemps !* L'indignation avait été générale. Il vient maintenant de récidiver, demandant que l'on ouvre les portes de la Ville aux Chaldéens, pour être sauvé, sinon Jérusalem sera incendiée et le Temple détruit, selon les usages de l'époque ! On comprend le souci de ses ennemis (les conseillers de Sédécias), de faire taire - voire d'éliminer - celui qui passe pour un traître, un démoralisateur !

Le texte laisse bien entendre que Sédécias est un faible, impuissant face à ses chefs militaires qui avaient pris le pouvoir en ces jours difficiles. Mais il laisse entendre aussi que Sédécias soutenait Jérémie en cachette et le recevait clandestinement dans son palais. C'est un étranger, un éthiopien, qui fit office de bon samaritain envers Jérémie et le tira d'affaire !

En conclusion : signe de contradiction, n'édulcorant rien de son message, même sous les menaces et les coups, gardant sa force d'âme dans les épreuves, se confiant à la prière, ce prophète hors du commun, apparaît comme celui dont la vie peut être mise en parallèle avec celle du Christ, la préfigure, diront certains.

Evangile selon saint Luc (Lc 12, 49-53)

[Jésus disait à ses disciples :] (49) « Je suis venu apporter (jeter) un feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé ! (50) Je dois recevoir un baptême, et quelle angoisse est la mienne jusqu'à ce qu'il soit accompli !

(51) Pensez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, je vous le dis, mais bien plutôt la division. (52) Car désormais cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois. (53) Ils se diviseront : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre la belle-fille et la belle-fille contre la belle-mère. »

Les paroles des versets 49 & 50, sont propres à Lc. Mais ils ne les a pas inventées, car on trouve une parole parallèle au verset 49 dans l'*Evangile* de Thomas : « *Jésus a dit : J'ai jeté un feu sur le monde et je le garde jusqu'à ce qu'il brûle.* » Selon cette parole, le feu est déjà là, et le Christ doit le protéger avant qu'il ne s'étende, car il y a des volontés hostiles, désireuses de l'éteindre.

Pour Lc, le feu n'est pas encore allumé. Jésus est venu pour cela. Cette parole ressemble donc aux autres, par lesquelles Jésus donne le sens de sa mission. Le feu est souvent symbole de châtement dans la Bible, c'est en ce sens que Jacques et Jean veulent faire appel à lui pour punir les Samaritains inhospitaliers (Lc 9,54). Cette image évoque aussi le jugement de Dieu si bien que, sous l'influence de la pensée Perse, les livres juifs du 1^o s. av. J-C. en font l'image de la punition éternelle (qui est ensuite passée dans le Nouveau Testament !). Il semble que, par cette parole, le Jésus historique, dont nous rapproche l'Ev. de Thomas, pensait que Dieu punirait ceux qui n'entreraient pas dans la logique du Royaume !

Au niveau de la tradition chrétienne, cette sentence a dû susciter perplexité et a posé question. Ceci explique que le Doc Source, Mc & Mt l'aient omise. Lc qui l'a trouvée, va l'utiliser mais en changeant le sens primitif. Nul doute que pour lui, le feu en question évoque l'évangile et l'Esprit-Saint, écrit François Bovon. L'exégèse antique confirme cette lecture : Origène (né à Alexandrie v. 185 et mort à Tyr v. 253) voit dans ce feu la grâce active. En tout cas, Lc pense ici déjà au « feu de Pentecôte ».

S'ensuit une parole sur le « baptême ». De la symbolique du feu, nous passons à celle de l'eau. « Baptême » est un mot rare ; les Grecs ne l'utilisent guère ; la Septante et le judaïsme hellénistique l'ignorent. Chez Marc, ce mot est rapproché de la « coupe » : il évoque la mort de Jésus. Le verbe « baptiser » (plonger, immerger, noyer) évoque les eaux menaçantes qui inondent ou engloutissent le croyant.

Les premiers chrétiens avaient bien saisi l'angoisse du Christ face à la mort, mais ils y ont ajouté un « but », l'*accomplissement*, pour en faire l'étape décisive qui ouvre sur le salut !

Le verset 51 aborde le thème de « la paix ». Or, à lire l'Ancien Testament, on constate que la paix est l'état que Dieu désire pour son peuple. Notez qu'il la « désire », qu'il la « souhaite », donc qu'elle n'est pas là ! Ainsi, si l'on regarde les « mauvais prophètes » (sans inspiration ni mission divines), ils ont souvent annoncé la paix, mais le malheur s'est abattu sur le pays ! Les « bons » prophètes ont plutôt annoncé des temps difficiles. Ce qui mène à conclure que, c'est toujours un bon signe quand un prophète annonce le « malheur », car cela signifie qu'il risque bien d'être un vrai prophète.

Car la paix n'est pas pour aujourd'hui, elle est l'aboutissement d'épreuves, de tribulations qui adviennent aujourd'hui et se poursuivront demain. Cette conviction est devenu un thème commun à toute la littérature des apocalypses juives qui en ont conclu que la paix, elle est pour « après ».

A travers cette parole, on sent que Jésus veille à ce que son message ne soit pas assimilé aux utopies des faux prophètes qui annoncent la paix pour ce monde-ci. Pour Jésus, la présence du Royaume va de pair avec des tensions.

Si Mt se rapproche de la phrase du Doc Source (où Jésus utilise l'image de l'épée), Lc qui craint une interprétation littérale de l'image qui rapprocherait Jésus du mouvement zélate, préfère utiliser le mot « division », car au niveau de la symbolique, ce mot est moins restreint que celui d'« épée ». Car qui dit « division » évoque une idée de responsabilité de la part de chacun, comme une idée de durée ; elle est en plus provoquée par une passion. C'est bien ce qui arrivera aux adeptes de Jésus. En effet, la proclamation chrétienne primitive, comme les premiers textes chrétiens se font l'écho de divisions dans les cercles familiaux : tous attestent que l'Évangile, atteignant les personnes, divise les familles !

Lc choisit le chiffre cinq, usité pour désigner une petite entité - comme les cinq doigts de la main -, mais à connotation parfois négative en raison de sa nature impaire.

Cependant, il ne faut pas en déduire que le Jésus de Lc invite les membres d'une même famille à se dresser les uns contre les autres. Il dit les conséquences humaines de tout choix fondamental, et la foi en est peut-être le plus fort. Dès que le « feu » se répand, la neutralité n'est plus de mise : certains acceptent la bonne nouvelle, d'autres la refusent. Tout message d'amour « réveille » le vieux démon du mal, conclut F. Bovon.

Le conflit dont parle Jésus n'est pas une lutte armée entre peuples ni une guerre civile, écrit H. Cousin. Il concerne les familles. Le Judaïsme connaît bien le thème de la division dans celles-ci, mais il la place à la fin des temps. En effet, les Juifs attendent de telles tribulations pour la période qui précède la venue du Messie : « *Lors de la génération où viendra le fils de David... la fille se dressera contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère, le visage des gens sera comme le visage des chiens. Le fils n'aura pas honte à faire le mal en présence de son père.* » (Talmud, V^os. ap. J-C.)

Jésus, lui, annonce que cette situation éprouvante est liée à son message, et que cela va se prolonger. Il se réfère à la prophétie de Michée 7,6 : *un homme aura pour ennemi les gens de sa propre maison.*

« *Cinq personnes de la même famille seront divisées : trois contre deux et deux contre trois.* »

Pour Origène (~185 - ~253) « la famille » (en fait, le mot grec dit « la maison ») symbolise chaque être humain. Jusqu'à la venue du Verbe divin, dit-il, les cinq sens s'entendent à s'amuser. Mais dès que la Parole de Dieu retentit dans une personne, deux des cinq sens se tournent vers le Seigneur : la vue qui voit alors l'ordre de l'univers et admire le Créateur et l'ouïe qui peut alors entendre l'enseignement du Verbe. Cependant, les trois autres (l'odorat, le goût et le toucher) veulent rester soumis aux instincts et se dressent contre les deux premiers !

Néanmoins, le même auteur, sait aussi donner un sens plus littéral à la « division dans une maison / famille » dont parle Lc : il dit que c'est la séparation entre ceux qui croient en Dieu et ceux qui ne croient pas, entre ceux qui adhèrent au Christ et ceux qui ne le font pas.

Saint Ambroise (~340 - 397) écrit aussi qu'il y a des moments dans la vie, où la foi et ses choix peuvent créer des tensions familiales.

Homélie pour le 20° dimanche
(le 18 août, 9h : St André de Roquelongue)

L'Évangile de ce dimanche, de prime abord, est surprenant ! Cependant, derrière son aspect rugueux, ce texte nous invite à nous interroger sur nos relations, plus particulièrement nos relations familiales.

Nous sommes pour nos proches un chemin de liberté. Nous sommes mis les uns en face des autres non pour transformer ceux que nous aimons mais pour éveiller leur liberté et pour la respecter, pour les aider à grandir.

Quand le fils ou la fille, le petit-fils ou la petite fille, décide de « se mettre en couple » comme l'on dit, ou entreprend un long séjour à l'étranger pour son avenir professionnel, il n'est pas rare que cette situation engendre souffrance et angoisse, tant il est difficile de se séparer de ceux que l'on aime. De plus en plus, aujourd'hui, les parents doivent abandonner leur rêve quant au mariage de leur fils ou de leur fille. Ils doivent aussi parfois se résigner à voir ces derniers choisir une profession qui n'est pas celle qu'ils auraient désirée pour eux. Mais aimer, c'est permettre que l'autre s'engage librement sur son chemin. L'amour n'est pas d'abord un sentiment mais un trajet : il s'agit sans cesse non de retenir l'autre mais de se rejoindre dans son parcours.

Jésus parle de situations conflictuelles dans les familles. Laquelle n'en connaît pas ? Lui-même en a fait l'expérience au sein de sa propre famille qui, un jour, écrit St Marc, voulut s'emparer de lui car elle pensait qu'il avait perdu la tête ! En d'autres circonstances, Jésus dira : « *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* » On notera aussi, aux noces de Cana, ces paroles de Jésus à sa mère : « Quoi de toi à moi ? », expression sémitique d'une prise de recul très nette !

Nous voulons garder nos relations, nous voulons les entretenir, nous voulons la paix, l'unité dans nos familles. Jésus aussi désirait la même chose. Mais l'expérience l'a amené à faire un constat douloureux : il a eu des difficultés avec les siens, il a semé des divisions dans des maisons. Pour nous, vouloir l'unité, c'est le plus souvent désirer l'absence de conflit. Pour Jésus, l'unité n'est pas liée à la paix à n'importe quel prix. Il sait qu'on ne peut travailler à l'unité sans se faire des ennemis, sans engendrer des divisions, des séparations ! C'est même précisément parce que Jésus veut l'union qu'il déclenche la division. Car vouloir l'unité c'est désirer la rencontre, et il y a ceux qui la refusent !

Ils refusent la rencontre ceux dont la famille forme un clan pour se protéger des autres ou maintenir leurs privilèges. Ils refusent la rencontre ces parents qui imposent leurs points de vue à leurs enfants ! A un autre niveau, ils refusent la rencontre, ceux qui utilisent leur savoir pour juger ou écraser. Ils refusent la rencontre ceux qui se considèrent comme les meilleurs, les détenteurs de la vérité. Ils refusent la rencontre ceux qui tuent, massacrent ou assassinent.

Vouloir l'union de tous – être artisan de communion – c'est accepter d'avoir contre soi tous ceux qui tiennent à leurs avantages, à leurs intérêts partisans, à leur pouvoir ou leur savoir établis. Mais vouloir la communion, c'est aussi accepter de dépister en nous et autour de nous tout ce qui s'oppose à la rencontre, à commencer par notre égoïsme, notre soif de pouvoir !

Le feu dont parle Jésus, le feu de l'Esprit Saint, le feu de l'amour, a encore d'immenses forêts à détruire, d'épais maquis à nettoyer, des champs à assainir, des images du passé à brûler pour qu'un germe d'unité puisse naître de ses cendres !

Homélie 15 Août 2019

(9h : Luc sur Orbieu)

Depuis l'aube des temps, les humains ont remarqué qu'autour de la mi-août, la nature attestait d'un changement notoire suite à la diminution de la longueur des jours. Aussi, lors de la pleine Lune d'août, ils fêtaient la vie, par des processions avec des torches allumées, afin de conjurer la Mort qu'évoque la nuit. Cette fête païenne a été évangélisée au VI^e siècle pour devenir une fête de l'Espérance chrétienne : On a choisi le jour du 15 août pour y célébrer l'entrée de Marie dans la gloire. (C'est la fête de son Assomption, née de la croyance populaire, car aucun texte du Nouveau Testament n'en parle).

Cependant Marie n'est pas fêtée que pour elle-même mais aussi en tant que figure *de l'Eglise à venir, aurore de l'Eglise triomphante*, comme le rappelle la préface de ce jour. Car c'est de l'Eglise dont parle l'auteur de l'Apocalypse à travers cette Femme couronnée de 12 étoiles, qui évoque le nouveau peuple de Dieu. Jadis basé sur les 12 tribus d'Israël, il repose maintenant sur la foi des 12 Apôtres.

Alors si, par le biais de cette page de l'Apocalypse, Marie est devenue figure de l'Eglise, l'hymne juive du Magnificat que Luc met sur ses lèvres dans l'Evangile, devient le chant du nouveau peuple de Dieu, le chant de l'Eglise, notre chant - et mon chant - pour aujourd'hui et pour demain !

Car pour moi aussi, Dieu fait et fera des merveilles, si comme Marie, je lui donne ma confiance. Par moi aussi, Dieu fait et fera de grandes choses, si, comme Marie, je lui abandonne tout ce que je suis. A moi aussi, Dieu fait et fera miséricorde, si comme Marie, je me tiens humblement devant lui. En moi aussi, Dieu peut et pourra chasser de mon cœur mes riches suffisances, si, comme Marie, je lui donne prise sur ce que je suis et sur ma vie.

Comme pour Marie, il viendra à mon aide si je lui abandonne ma pauvreté ! Finalement, comme Marie, je serai bienheureux ou bienheureuse, si je consens à Dieu. A lui le premier pas, à moi de consentir à sa Parole.

Or, consentir à Dieu, c'est en réalité consentir à soi, consentir à mon humanité dans sa réalité la plus humble, la plus humiliante parfois ! Mais cette humanité qu'assume la femme de l'apocalypse devient aussi la mienne, celle de mon être, de mon histoire, de ma vie, ... de mon devenir !

Alors, si je consens à Dieu, sa Parole me dit que ce ne sont plus les astres, mon passé, les schémas reçus, qui me tiendront sous leur diktat, mais qu'ils deviendront mon escabeau pour grandir et sortir de mon monde ancien qui a été cloué au bois de la croix : qui est donc mort. Alors, je peux chanter *magnificat*, car le cri de ma plainte humaine est déjà transfiguré par la foi, en cri de joie.

Mais comment avancer vers cet avenir où Dieu me revêtira de sa lumière ? Comment me libérer dès ici-bas de la lune de mon passé et la mettre à mes pieds ? Comment être déjà couronné des étoiles de l'amour, être épanoui dans ma vie en attendant la gloire à venir ?

Marie aujourd'hui nous rappelle sa réponse : Sa vie sereine, son exultation de joie, son exaltation dans la gloire, (son assomption), elle doit tout à ces deux mots qu'elle a su dire dans un élan d'amour et pas qu'avec les lèvres : « Me voici ! » A moi de les dire chaque matin, de les vivre chaque jour. Et, comme pour Marie, Dieu fera tout le reste pour m'aider à avancer sur mon chemin de bonheur qui aboutira un jour, sur la Vie qui n'a pas de fin !